

### Chapitre III

#### TROIS QUARTS DE SIECLE DE STAGNATION : DE LA FIN DU XIXe SIECLE A LA CRISE DU TISSAGE DE 1965

---

Au début du XIXe siècle, l'esprit d'initiative dont avait fait preuve la bourgeoisie de la cotonne paraît brisé. A Thizy, les marchands de tissus ne saisissent pas l'opportunité de passer à la confection, comme l'ont fait les doubluriers de Villefranche. A Roanne et à Cours, le mouvement de concentration en usines à la pointe du progrès est stoppé et on revient au contraire à la dispersion de la production en petits ateliers, que permet l'électricité.

Ce refus de l'urbanisation et de l'industrialisation apparaît comme un bien à l'opinion, car les conservateurs répandent le mythe de la supériorité de la société traditionnelle. Pourtant le décalage se creuse entre l'économie de la région et celle des grands foyers qui continuent à se développer. A l'heure où les campagnes font figure de lieu idéal de développement, elles connaissent une crise grave. La rénovation ne concerne que Roanne, et tardivement Tarare, mais ses effets sont limités. Pourtant la situation d'abri pendant les guerres, les hasards favorables de la conjoncture, permettent de surmonter les crises et masquent les retards accumulés. Quand la crise du tissage de 1965 balayera le tissage de la soie et de la cotonne, la région devra affronter l'économie moderne avec des structures désuètes.

A - LE MYTHE PASSEISTE ET LE REFUS DE L'INDUSTRIALISATION ET DE  
L'URBANISATION

Au tournant du siècle, le ton change. On cesse de s'ennorgueillir du progrès technique et des réussites industrielles, comme on l'avait fait à la suite des intendants des manufactures au XVIIIe siècle. Au contraire une abondante littérature propagée par la presse locale, des brochures, les contes, romans et poèmes régionalistes, s'attache à présenter la région comme un modèle de développement, dans la mesure où elle est maintenue à l'écart des excès de la technique moderne. Ce mythe passéiste, né de la peur que la poussée socialiste inspire aux notables, va s'épurer peu à peu et s'imposer à l'ensemble de l'opinion. Celle-ci finira par ne pas s'inquiéter de la stagnation technique et de l'isolement croissant, qui en sont les conséquences.

1.- *LA PEUR SOCIALE A L'ORIGINE DU MYTHE.*

En 1847, R. de la Rochette, un ultra qui ne se console pas de la chute de l'Ancien Régime, est émerveillé par les premiers signes de l'aventure industrielle dans son pays. Il décrit complaisamment une des premières manufactures de Thizy, "vaste atelier, qui occupe un grand nombre d'ouvriers..., institution nouvelle qui attire les étrangers". Cela lui apparaît comme un progrès par rapport à la boutique, "espèce de cave fétide, qui unit l'humidité et la malpropreté..., où de pauvres enfants contractent ces maladies scrofuleuses" (1). Les descriptions des érudits locaux, notables ou ecclésiastiques pour la plupart, laissent la même impression jusqu'à la fin du siècle. En 1910, on lit dans la thèse de droit de Charles Déchelette, d'une famille qui a fait fortune dans la cotonne, une tout autre appréciation des choses : " Il est très surprenant de rencontrer encore aujourd'hui dans la région avoisinant Thizy un grand nombre de métiers isolés, que les mains peu expertes des agriculteurs font battre pendant l'hiver. Il semble qu'avec l'énorme production des tissages mécaniques il n'y avait plus de place pour ces petits producteurs mal outillés et ignorants de toute science commerciale. Mais c'est qu'on ignore généralement l'endurance de ces ouvriers de la campagne et leurs faibles exigences. L'amour du sol natal est heureusement ancré dans cette

population robuste qui préfère les occupations champêtres aux joies malsaines et ruineuses des grandes villes. Le sort de ces tisseurs isolés n'est pas à plaindre car, nourris par leurs jardins, ils n'ont pas de dépenses importantes en dehors de leur foyer, leur chauffage et leurs vêtements. Or ces dépenses sont très réduites et elles leur permettent, même avec un salaire très minime, d'économiser ce que les travaux de la campagne leur font gagner pendant les trois mois d'été, soit cinq ou six francs par jour. Néanmoins une ère nouvelle semble venir pour ces tisseurs isolés : le métier à bras va être remplacé par le métier mécanique mû par l'énergie électrique distribuée à domicile. Et ainsi l'énergie électrique défera l'oeuvre de la vapeur par la décentralisation qu'elle opérera "(2).

La timidité en face du progrès technique, la glorification du "paysan aux mains calleuses", le souhait de l'exode urbain sont devenus l'idéologie officielle à la suite de la grande récession de 1875-1895 (3). Mais la Région de Roanne se trouve en pointe dans ce mouvement "agrarien", passéiste, car l'arrivée brutale de la grande industrie a bouleversé un milieu resté profondément traditionnel et rural. La poussée "rouge" effraye le patronat et les milieux conservateurs. En effet, Roanne est pour Jules Guesde, "le second berceau du socialisme". Elle connaît de grandes grèves en 1882, 1889 et 1894, année de la venue de Jean Jaurès, et aura une municipalité socialiste, pratiquement sans interruption de 1896 à 1953. A cause de l'attitude de la campagne, l'élection d'un député socialiste est retardée jusqu'en 1905 (4). La grève de Cours en 1889 dure neuf mois et est d'une extrême âpreté (5). En 1900, les maires de Charlieu, Thizy, Cours et Tarare sont également socialistes ; c'est le cas aussi de bourgs peuplés de tisseurs à bras touchés par la mécanisation, comme Lagresle. Les ouvriers, paysans déracinés, entassés dans des villes qui n'étaient pas prêtes à les recevoir, se tournent vers le seul parti qui prenne leur défense, même s'ils ont gardé une mentalité artisanale et rurale.

Les patrons, hostiles à toute augmentation des charges sociales, inquiets de la sévérité de la concurrence internationale et du marasme latent, en dépit du renouvellement de leurs fabrications autour de 1890, sont obnubilés par la résistance ouvrière, dans laquelle ils finissent par voir la source de toutes leurs difficultés. Ils écoutent avec complaisance les milieux conservateurs et cléricaux dénoncer la perversion

de la ville et de la machine, ~~et~~ vanter la vie rude mais saine de la campagne et les valeurs de la civilisation traditionnelle. Or la campagne textile peut passer pour le parangon de cette société. Elle conserve une forte densité : ici, le système manufacturier, là, la construction d'ateliers mécaniques le long des rivières ou même dans les bourgs, où on apporte le charbon par charrois, maintiennent l'interpénétration de la vie agricole et industrielle. La pratique religieuse reste très forte dans les écarts ; l'influence des écoles catholiques, dont beaucoup étaient tenues par les frères des écoles chrétiennes, considérable. Les vocations ont été nombreuses et le séminaire de Saint-Jodard fut une véritable pépinière d'évêques, de missionnaires, dont beaucoup d'églises de villages abritent le tombeau ou conservent le souvenir, par exemple Jean-Marie Odin d'Ambierle premier archevêque de la Nouvelle-Orléans (1800-1870), Claude-Marie Dubuis de Coutouvre, évêque de Galveston en Louisiane (1817-1894), Laurent Blettery né à Saint-Bonnet-des-Quarts en 1817, vicaire apostolique en Chine Orientale, sans oublier Louis-Antoine Pavy, évêque d'Alger, né à Roanne en 1805 (6). La droite résiste à la poussée républicaine. Aux élections législatives de mai 1906, sur 23 500 inscrits et 20 500 votants, le candidat radical ne l'emporte, <sup>dans la circonscription de rive droite,</sup> que de 800 voix sur le candidat "réactionnaire", qui est un Déchelette, patron de tissage, et maire de Montagny, malgré une avance de 1100 voix dans le canton de Charlieu. Celui-ci l'emporte dans les cantons de Perreux et de Belmont et fait jeu égal dans le canton de Saint-Symphorien-de-Lay (7).

## 2.- LA POPULARISATION DU MYTHE.

Il n'est pas étonnant que de cette campagne textile soit sorti celui qui allait devenir le chantre de la vie rustique et de l'exaltation du passé, le poète Louis MERCIER. Né dans une ferme de Coutouvre en 1870, il exerça une très grande influence par son oeuvre littéraire, qui lui valut une célébrité nationale (8) et par son métier de journaliste : bien avant la guerre de 1914 et jusqu'à la Libération, il fut rédacteur en chef du principal hebdomadaire régional, le Journal de Roanne, qui tirait à plus de 20 000 exemplaires et avait des éditions locales à Charlieu et à Tarare.

Son roman "Hélène Sorbiers" (9), récit autobiographique de sa jeunesse, lui est une occasion de décrire le monde éternel et très chrétien des paysans et des tisseurs à domicile. Dans "le Poème de la Maison", publié en 1906 (10), il chante la maison, la porte, la cheminée, la table, le lit, l'horloge, la lampe, le Christ, le four, la cave, le grenier, les fenêtres, le puits, le dimanche des boeufs, la joie de l'âne, la mort du chat, eux (les aïeux). Cette longue liste des différents poèmes du recueil n'est pas inutile, car elle montre que seul le monde "agrarien" l'intéresse et qu'au contraire, le monde tout proche de la machine à vapeur, de la ville, des idées nouvelles, présent à quelques kilomètres à Thizy et à Roanne, et au village-même avec l'usine, est ignoré délibérément, rejeté. Il faudrait recopier des strophes entières du Poème de la Maison. Contentons-nous des deux premières de "la Maison" :

" A mi-côte, au milieu des vergers et des terres,  
La maison de chez nous ne se voit pas de loin,  
Car, pour vivre des jours pacifiques, nos pères  
Bâtissaient en des lieux ombreux et solitaires  
Et cachaient aux regards leur demeure avec soin.

Non plus qu'eux, n'ayant pas le désir de connaître  
Le monde qui s'étend à l'entour, la maison  
N'élève son vieux toit qu'à peine, et ses fenêtres  
Contemplant doucement le pays des ancêtres,  
Dédaigneuses de voir un plus vaste horizon".

et des deux premiers vers de "la Porte" :

" Confiante au pays des ancêtres, sachant  
Qu'il n'arrive rien de funeste des champs,"

Par contre, l'autre monde est tourné en dérision : "Faut vous dire -écrit toujours Louis MERCIER, dans "la Noce à Besacier", un des "Contes de Jean-Pierre"<sup>(11)</sup> - que le père Decloître, "un ancien gréli (12) qui est venu à Roanne, il y a quelques années, pour travailler dans les usines, ... était un enragé socialiste. Il ne manquait jamais les réunions où l'on prêche contre les bourgeois. Toujours le premier à claquer des mains, le père Decloître ne comprenait pas mieux que les autres ce que les orateurs débitaient sur leur théâtre ; il y avait dans leurs histoires des mots bizarres, dont le père Decloître ne savait pas si c'était des noms de bêtes, de pays ou de remèdes. Mais c'était, sans doute, justement parce qu'il ne comprenait pas qu'il était si acharné».

Les idées popularisées par le poète rejoignent l'attitude des patrons qui encouragent la déconcentration de l'industrie. Et l'ambiance du temps est à "l'attachement excessif au passé, au déni stérile de retour à la terre", comme dit Alfred Sauvy, au malthusianisme économique et au culte du "petit". Quand en 1932, la Chambre de Commerce de Roanne et la Fédération Textile de la Région Roanne-Thizy-Cours se félicitent "de la structure bien équilibrée de la région entre l'agriculture, l'industrie et le commerce, des habitudes d'économie et de sagesse qui ont fait que la plupart des maisons ont résisté à la crise" (13), il n'y a sans doute personne pour exposer que la crise se traînera ici plus longtemps, qu'ailleurs, de même qu'apparue plus tard en France que dans les pays industrialisés voisins, elle fera sentir ses effets plus longtemps justement à cause de l'importance conservée par l'économie traditionnelle. Le sentiment que l'équilibre maintenu entre la civilisation pré-industrielle et la technique moderne fait la force et l'originalité de la région devient un mythe admis par tous. D'ailleurs les luttes politiques se sont estompées, les villes se sont "rangées". Après le long règne d'Albert Sérol, avocat d'extraction bourgeoise, député et maire socialiste de Roanne de 1919 à 1940, qui fait partie de nombreux cabinets de la Troisième République et fut ministre de la justice du gouvernement Pétain en 1940, la domination de la gauche après la Libération fut de courte durée : elle cesse en fait en 1953 quand le maire actuel, alors premier adjoint, prend le contrôle de la municipalité. Depuis la Ve République, les trois députés de Roanne, Charlieu-Feurs et Tarare appartiennent au centre ou à la majorité (14). Et l'on peut appliquer à Roanne ce qu'André Vant écrit de Saint-Etienne : "Saint-Etienne, ville rouge, est une image du passé... Mais Saint-Etienne a-t-elle jamais été une ville ouvrière ? Autrement dit, le syndicalisme révolutionnaire n'a-t-il pas été un épisode éphémère dans une société locale de tradition et de mentalité artisanales et rurales" (15). La ville se reconnaît dans sa campagne et réciproquement.

Le mythe peut donc perdre ce qu'avait d'agressif à l'origine l'affirmation de la supériorité d'une société, d'une civilisation sur l'autre. La conclusion d'une étude menée de façon scientifique par l'équipe d'Economie et Humanisme, à la demande du Groupe de Travail Roannais, et qui reflète l'opinion des corps constitués, est que : "l'équilibre agriculture-industrie et l'équilibre ville-campagne ne sont pas pour la

région un but à atteindre, mais une position à conserver" (16). La notion d'équilibre ville-campagne traduit la réalité : en 1954, population rurale et population urbaine s'équilibrent. En la présentant comme un avantage, un idéal à sauvegarder, c'est le vieux mythe de la supériorité de la société rurale que l'on retrouve sous une forme rajeunie. Pourtant cet équilibre n'a été atteint, et l'étude en convient, que par une diminution de la population totale, particulièrement forte pour la population rurale, dont une partie seulement s'est fixée à Roanne, alors que les petites villes stagnaient.

A - EVOLUTION DE LA POPULATION DE LA REGION DE ROANNE ET DU BEAUJOLAIS TEXTILE

Population	Agg. de Roanne	Autres villes	urbaine	%	rurale	%	Totale
1896	39 650	59 100	98 750	31,5	214 500	68,5	313 250
1954	66 300	55 750	122 050	49,5	124 500	50,5	246 550

La "campagne préservée" a été une campagne en crise et n'a pas apporté la croissance à la Région de Roanne ni au Beaujolais textile. On peut constater au contraire que plus l'augmentation de la population urbaine a été faible, plus la diminution de la population rurale a été forte.

B - VARIATION ANNUELLE DE LA POPULATION DE LA REGION DE ROANNE ET DU BEAUJOLAIS TEXTILE DE 1846 à 1968

	Population urbaine		Population rurale		Population totale	
	(a)	(b)	(a)	(b)	(a)	(b)
1846 - 1866	+ 900	+ 3,3 %	+ 900	+ 0,6 %	+ 1 800	+ 1,06 %
1866 - 1896	+ 1 000	+ 1,5 %	- 840	- 0,35 %	+ 160	+ 0,05 %
1896 - 1911	+ 300	+ 0,3 %	- 1 600	- 0,76 %	- 1 300	- 0,43 %
1911 - 1936	+ 200	+ 0,25 %	- 1 900	- 1 %	- 1 700	- 0,60 %
1954 - 1968	+ 700	+ 1 %	- 300	- 0,43 %	+ 400	+ 0,30 %

(a) en valeur absolue

(b) en valeur relative

### 3.- LE MYTHE, FACTEUR DE STAGNATION.

"Mythe, image simplifiée, souvent illusoire, que des groupes humains élaborent ou acceptent au sujet d'un individu, d'un fait et qui joue un rôle déterminant dans leur comportement ou leur appréciation", lit-on dans le Robert. Imbriqué avec des attitudes de blocage sur la question ouvrière (17), le mythe passéiste, en traçant un tableau idyllique de la civilisation traditionnelle, subordonne l'économique à des considérations sentimentales. Il a contribué à mettre en veilleuse l'esprit de risques et d'entreprise, jusqu'à entraîner un isolement technologique et géographique.

#### *a) Les comportements dans les milieux du textile et la question du tarif.*

Les "descendants", qui ont succédé aux "pionniers" de la grande industrie ont tendance à se contenter de gérer l'héritage familial, tout en menant la vie agréable que leur permettent des revenus assurés : ils ont de nombreux domestiques, les premières automobiles, des résidences à la campagne et sur la Côte d'Azur. Le souhait d'éviter les concentrations ouvrières et le dialogue avec les syndicats va les amener à favoriser l'implantation de l'industrie à la campagne. La première forme de cette dispersion était prévue depuis longtemps : " l'électrification a fait naître de nombreux ateliers familiaux, où l'ouvrier travaille chez lui, avec les siens, sur des métiers qui sont souvent sa propriété. De là, ajoute le président de la Chambre de Commerce de Roanne, un déplacement industriel opéré quelque peu au détriment des grandes usines, qui, marquant un retour significatif vers l'organisation décentralisée du travail d'autrefois, ne peut manquer d'avoir de salutaires conséquences sociales (18)".

Or, la création d'ateliers familiaux est aussi bien accueillie par les ouvriers que par les patrons. Le tisseur à domicile va pouvoir en effet retrouver l'indépendance de l'artisan qui discute, d'égal à égal lui semble-t-il, les ordres avec le patron, qui dispose de son temps à sa guise, sans contrainte d'horaires, pour travailler quand bon lui semble et donner des soins à "sa" terre. Il n'aura plus à se déplacer et pourra conserver sa femme et ses enfants à la maison, qui travailleront avec lui, maintenant ainsi l'unité de la cellule familiale (19). Ce n'est qu'à l'expérience qu'apparaîtront les inconvénients de longs horaires pour compenser la faible

productivité de métiers anciens, achetés d'occasion, et l'irrégularité des ordres qui conduisent au surmenage en période de presse et au chômage, quand les affaires sont difficiles. Mais de tels inconvénients ne remettent pas en cause la satisfaction qu'ont ces fils de paysans-tisseurs, de revenir à un genre de vie proche de celui que le progrès technique les avait contraints d'abandonner. Les ouvriers avaient gardé une mentalité artisanale et rurale. Le tisseur de Cours note un observateur, a eu du mal à dépouiller le vieil homme quand il a fallu travailler en usine. "Il se plie mal au règlement, conserve des moeurs indépendantes, à la recherche d'exploits individuels. Il abandonne le métier sans raison valable un jour ou deux, quitte à tenir le lourd battant dix-huit heures de suite pour remplacer le temps perdu". D'ailleurs la longue grève de Cours de 1889 est autant due à la difficulté de s'adapter à la discipline exigée par le métier mécanique qu'à des revendications de salaires (20). On peut faire des constatations du même ordre en ville. Les jardins-ouvriers font partie du paysage, ainsi que les maisons des faubourgs, entourées d'un jardin, construites pour la retraite.

Mais déjà au moment de la guerre 1914-1918, ce sont aussi de véritables usines dotées de métiers modernes que les cotonniers installent à la campagne : le mythe du retour à la terre rejoint l'épineuse *question des tarifs*, qui va dominer le problème ouvrier et retarder considérablement la modernisation du tissage. Les grandes grèves de 1883 et de 1894 avaient eu pour résultats, nous l'avons vu, l'emploi du rouleau métrique et la fixation d'un barème au mètre, variable selon la largeur et la complexité de l'article. Ce Tarif Général du 26 décembre 1894 a été révisé en hausse aux périodes d'inflation (1918, 1919, 1923) et en baisse aux périodes de crise (1927, 1933, 1934), à la suite ou en dépit de grèves. Basé sur l'organisation industrielle de 1894, où l'ouvrier surveille deux métiers, il va empêcher de suivre l'évolution technique. Or dès avant la guerre de 1914, des inventions comme les tâteurs de trame, le casse-chaîne, en soulageant l'attention du tisseur, permettent d'augmenter le nombre de métiers confiés à un ouvrier. Après la guerre a été mis au point le métier automatique une couleur, puis en 1925, le métier automatique quatre couleurs, le plus utilisé dans la région, en même temps que le système Taylor et ses dérivés sont divulgués en France. Certaines régions, comme les Vosges et à l'étranger, s'équipent en automatiques à 16, 20, 30 métiers par ouvrier, dans le cas de l'uni.

Les "grèves des quatre métiers" vont alors se multiplier à Roanne, quand un patron veut faire surveiller quatre métiers par ouvrier, sans révision avantageuse du tarif. Ces grèves sauvages sont couronnées de succès, car il n'y a pas de concertation entre les patrons et que le succès de l'un d'eux le favoriserait par rapport aux autres. La question des quatre métiers ne sera supprimée qu'avec l'adoption en 1936, dans le cadre des conventions collectives, d'un salaire minimum par catégorie, qui supprime le tarif (21).

En attendant, le patronat va faire tisser sur métier automatique à la campagne, où les syndicats ne sont pas solidement organisés et où il peut fixer le salaire à sa convenance. Dès 1915, Guerry, monte un tissage de 200 métiers à Vinay, dans le Bas-Dauphiné. Après la guerre, les patrons s'établissent sur la rive gauche, sans tradition textile : Brécard à Ambierle (200 métiers dont 100 automatiques), en 1921, Déchelette-Despierre à La Pacaudière et Blondeau à Saint-Just-en-Chevalet. Les tissages des bourgs et des petites villes (Pouilly-sous-Charlieu, Amplepuis) sont dotés de métiers automatiques. Pendant la crise, des patrons vont s'installer en dehors de la région : ainsi Chamussy-Grenot et Fouilland achètent un tissage à Gueures, près de Dieppe, et les établissements Dupuy-Merle de Thizy cèdent leur tissage à Thizy pour en acquérir un en Alsace. En 1925, 300 métiers automatiques seulement fonctionnent à Roanne, au lieu de 2 500 à la campagne, mais il y a environ 15 000 métiers en activité : on voit le retard pris par la région.

#### *b) Le comportement des paysans et des collectivités locales.*

Les paysans vont tenir leur porte fermée à ce qui ne vient pas du "pays des ancêtres", comme le leur conseille Louis Mercier. L'Union du Sud-Est des Syndicats Agricoles, qui est fortement implantée dans la région, est là pour y veiller. Elle est conservatrice et catholique et ne s'en cache pas : "l'association sauvera la France de la Révolution", s'écrie son fondateur Emile Dupont (22). Une lecture de l'Almanach du Sud-Est de 1914 (23), seul livre à pénétrer dans bien des fermes, est révélatrice à cet égard. Sur les 320 pages de textes, dont la moitié est consacrée à la publicité et à l'almanach proprement dit, les informations techniques (4 pages sur les engrais, 3 pages sur les machines, en l'occurrence l'écrémeuse mécanique et l'entretien <sup>des</sup> courroies) et les explications

pratiques sur le fonctionnement du syndicat couvrent à peine une vingtaine de pages, alors que les articles d'endoctrinement et les nouvelles distrayantes ou à prétention littéraire, toutes à tonalité paysanniste et patriotique, couvrent plus de 100 pages. La publicité, le petit guide vétérinaire et le dictionnaire de médecine font une large place aux eaux souveraines et autres poudres-miracles. Les avantages évidents que le paysan tire, ici comme ailleurs, du magasin du syndicat ou de dévouements désintéressés (24) ne compensent pas la chape que les notables maintiennent sur la paysannerie. La routine est de rigueur et on pourrait longuement décrire les superstitions et les comportements magiques. A Saint-Alban, dans la Côte Roannaise, on lutte contre le mildiou en mettant sept gouttes de sulfate en croix sur quelques feuilles par cep (25).

L'indifférence à l'économie, la peur des idées nouvelles vont dominer la gestion des collectivités locales, repliées sur elles-mêmes, accaparées par les querelles politiques, au premier rang desquelles figure la question religieuse, et qui dégénèrent en mesquines polémiques. Ce tableau est poussé jusqu'à la caricature dans les petites villes et les villages, à l'écart des voies de communication et de la grande industrie.

Robert Lugnier, le maire actuel, a bien montré la responsabilité des notables, nobles, gens de vieille bourgeoisie, commerçants, dans le déclin de Saint-Germain-Laval. Cette cité, prospère au Moyen-Age comme étape sur le Grand Chemin du Forez, marché au contact de la plaine, du vignoble et de la montagne, avait fixé la première filature mécanique du Roannais, à la veille de la Révolution. Elle a certainement souffert de son éloignement de la route de Roanne à Saint-Etienne et, plus tard, du phylloxéra, mais ses édiles n'ont rien fait pour y remédier. N'ayant pas saisi la chance d'un chemin de fer à voie normale en 1882, il faudra attendre 1902 pour qu'elle soit desservie par des lignes à voie étroite. Entre temps, les négociants ont déserté les marchés et les foires et aucune industrie ne s'est implantée. Même attermoiement sur le plan scolaire : le cours complémentaire, demandé par un adjoint en 1887, ne sera réalisé qu'en 1957, comme C.E.G.<sup>9</sup> Ce jugement de l'administration du maire en place de 1917 à 1923 est révélateur : "en paisible bourgeois il présida benoîtement à une administration méticuleuse et bienveillante, parfaitement disciplinée et respectueuse des décisions parfois discutables de l'administration.

Sous son égide, Saint-Germain-Laval connut le calme des cités sans histoires. Les débats feutrés du Conseil, englués dans les petits problèmes d'une administration tatillonne et prudente ne laissèrent pas de traces" (26).

Alors que beaucoup de petites villes avaient refusé d'être raccordées au réseau à voie normale, quand les compagnies le leur proposaient, un véritable engouement se fait jour pour le chemin de fer à la fin du siècle. On expérimente sans succès un monorail entre Feurs et Panissières, qui casse le jour de l'inauguration en 1894 et un tramway à vapeur en 1908 entre Roanne et Thizy. On construit au prix de gigantesques ouvrages d'art le réseau de voies ferrées d'un mètre, qui ne permet pas de dépasser 45 kilomètres à l'heure (voir figure ). Cet engouement se poursuit après la guerre, quand la concurrence de l'automobile s'annonçait victorieuse : en 1923, le maire de Saint-Just-la-Pendue, conseiller général, obtenait la construction d'une ligne de Bussières, reliée à Balbigny en 1915, à Régnay, qui ne fonctionnera pas quinze ans (27). Pendant ce temps on se désintéresse de la route et la région subit sans réagir la lente dépréciation de l'axe Paris-Moulins-Lyon, qui constitue l'épine dorsale de son réseau de communications, de plus en plus victorieusement concurrencé par l'axe Paris-Dijon-Lyon.

Ce n'est vraiment qu'après la crise de 1965, que l'opinion et les collectivités locales comprennent la nécessité d'investissements collectifs et d'une intervention active dans les questions économiques.

NOTES DU CHAPITRE III - A

---

- (1) R. de la ROCHETTE ( 101 ), p. 138-141
- (2) Charles DECHELETTE ( 88 ), L'industrie cotonnière à Roanne, 1910, p. 79-80
- (3) voir par exemple MELINE, L'exode rural et la surproduction industrielle, Hachette, Paris, 1905, 320 p.
- (4) Sur le mouvement socialiste et ouvrier à Roanne :  
Pétrus FAURE ( 94 ), Histoire du mouvement ouvrier dans le département de la Loire, p. 256-261  
  
Jean-François MARTINON ( 133 ), Le mouvement ouvrier à Roanne entre 1888 et 1904.  
Marie-José BORIE ( 134 ), La C.G.T.U. dans le textile roannais entre les deux guerres.
- (5) Docteur SENAC, Cours moderne, p. 29-32, princ. p. 31, in H. BILLET ( 86 ), 1900, tome IV
- (6) Jean COMBE, Le Pays Roannais, histoires, contes et légendes, éditions Dumas, Saint-Etienne, 1962, 346 p., princ. p. 174-179.
- (7) LE JOURNAL DE CHARLIEU, 21 mai 1906.
- (8) Il refuse de se présenter à l'Académie Française, où sa candidature fut sollicitée et figure dans les anthologies. Voir par exemple Ch. M. DESGRANGES et Ch. CHARRIER, La littérature expliquée, Librairie Hatier, Hatier, 23e édition, 1945, 681 p., qui lui consacre autant de pages... (p. 456-459),... qu'à Paul VALERY.  
  
Proche de l'Action Française, Louis Mercier défendit l'action du maréchal PETAIN et dut cesser son activité de journaliste après la Libération. Il mourut en 1951.
- (9) Louis MERCIER ( 160 ), Hélène Sorbiers, roman 1911.
- (10) Louis MERCIER ( 159 ), Le Poème de la Maison, p. 7 et 13.
- (11) Louis MERCIER ( 161 ), Les Contes de Jean-Pierre, 1928, p. 40. Publiés en français et en patois, ils ont été très populaires dans la région.
- (12) gréli : habitant de LAGRESLE, village à 5 km à l'Ouest de Thizy.

- (13) CHAMBRE DE COMMERCE ET d'INDUSTRIE DE ROANNE ( 59 ), Exposé des Travaux, année 1932, p. 69.
- (14) La circonscription de Tarare a élu en 1967 un député socialiste, qui a été battu en 1968 et 1973.
- (15) André VANT, Le rôle fonctionnel du Centre de Saint-Etienne, in R.G.L. ( 34 ), vol. 46, 1971, n° 4, p. 371-410, princ. p. 393.
- (16) COMITE d'EXPANSION DE LA LOIRE ( 48 ), La Région Roannaise, déc. 1958, p. 5
- (17) Voir par exemple : FEDERATION TEXTILE DE ROANNE, THIZY ET COURS, Notes et réflexions, avril 1929, 2 fascicules, 8 et 15 pages.
- (18) Pierre DUMAREST, L'industrie textile, in L'ILLUSTRATION ECONOMIQUE ET FINANCIERE ( 95 ), 8.10.1927, p. 152.
- (19) Le catholicisme social attachait une grande importance à la présence de la femme au foyer. Voir Ch. DECHELETTE ( 88 ), 1910, La famille ouvrière, p. 95-107.
- (20) Louis DESSEIGNET ( 403 ), Histoire de l'industrie de la couverture à Cours, p. 156-176, princ. 164-165.
- (21) André DENIS, L'industrie textile à Roanne, dactylographié, 12.12.1954, princ. p. 5-7 et M.J. BORIE ( 434 ), La C.G.T. à Roanne entre les deux guerres, p. 63-70.
- (22) Emile DUPORT, Discours à la fête du Musée Social, 1897, cité dans Gilbert GARRIER, L'Union du Sud-Est des Syndicats Agricoles avant 1914, in Le Mouvement social, n° 67, avril-juin 69, p. 24.
- (23) ALMANACH DU SUD-EST ( 83 ), 1914, 320 p.
- (24) Sur le mouvement syndical dans la région : Claudius METTON, Un village syndical, VERLISE (en réalité Neulise), Payot, Paris, 158p.
- (25) Jean-Charles LESPINASSE ( 432 ), p. 85
- (26) Robert LUGNIER ( 458 ), Saint-Germain-Laval, p. 132
- (27) Jean CANARD, § §, Les expériences ferroviaires, p. 17-21, in En pays forézien, notes, 74 p. sans date ni lieu d'édition.